Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band: 18 (2013)

Artikel: Les réguliers lorrains et les Alpes
Autor: Andriot, Cédric
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-583363

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les réguliers lorrains et les Alpes

Cédric Andriot

Zusammenfassung

Chorherrenstifte und die Alpen

Ab 1636 versuchten Erlöser-Chorherren und die Schwestern von Notre-Dame, im Wallis und später im Aostatal Fuss zu fassen. Ihr Erfolg erlaubt es, einen Blick auf die Strategien zu werfen, die sie anwendeten, um sich in zuvor als ungastlich geltenden Gebieten ansiedeln zu können. Untereinander verhielten sich die verschiedenen Glaubensrichtungen insofern solidarisch, als dass sie das gleiche Ziel verfolgten und die Beschlüsse des Konzils von Trient umsetzen wollten. Dennoch erwuchs dem Projekt starker inner- wie interkonfessioneller Widerstand, der in der Mitte des 18. Jahrhunderts sogar die Existenz der Glaubensgemeinschaften selbst in Frage stellte.

Introduction

Au commencement était la Lotharingie. Cet espace qui s'étendait de la mer du nord à la Méditerranée, avec les Alpes pour clef de voûte, donna naissance à une poussière d'États comprimés entre France et Empire. Autant d'États qui, quoique divergents par la culture et la langue, étaient confrontés à la même problématique: comment s'affirmer dans ces marges frontalières politiques et religieuses? Car ce même espace servait également de ligne de fracture entre les régions demeurées catholiques et celles passées au protestantisme: les Alpes se trouvent donc au cœur d'une frontière de catholicité, ou encore d'une dorsale catholique, pour reprendre l'heureuse expression de René Taveneaux, s'étendant

des Flandres au Milanais. Terre de passage, les Alpes étaient également une étape incontournable sur la route de Rome. Lorsqu'en 1697 le supérieur général des Chanoines réguliers lorrains Achille-François Massu fit étape à Vevey près de Lausanne, il eut même «beaucoup de peine d'avoir place à raison d'un grand nombre de chartreux qui étoient arrivés avant nous, qui alloient, ou qui retournoient à leur chapitre».[1] À la fois lieu de passage obligé entre l'Europe septentrionale et les états du Pape, et terre de frontière entre le monde catholique et le monde protestant, les Alpes occupèrent une place centrale à l'échelle de la dorsale catholique. Aussi, avec ses larges vallées arpentées depuis l'Antiquité, les Alpes furent-elles davantage, pour les réguliers de l'époque moderne, une terre d'échange et de rencontre qu'une marge inhospitalière.

Ces régions alpines étaient donc conçues comme un espace très ouvert, au point que deux congrégations lorraines tentèrent de s'implanter en Valais et en Val d'Aoste: il s'agit des congrégations de Notre-Dame et de Notre-Sauveur[2], toutes deux fondées par Pierre Fourier de Mattaincourt (1565–1640). Ces congrégations lorraines, bien que généralement oubliées par l'historiographie locale[3], ont joué en Valais[4] et en Val d'Aoste[5] un rôle important qu'il convient aujourd'hui de redécouvrir à l'échelle de la dorsale catholique[6], d'autant plus que de riches sources sont à disposition.[7] Cette volonté d'aller vers les Alpes n'était cependant pas propre aux religieux lorrains: on vit des tentatives similaires de la part d'ordres italiens, qu'il s'agisse des Annonciades célestes instituées à Gênes[8], ou des Barnabites fondés à Milan, qui remplaceront les chanoines lorrains à Aoste. Les religieux lorrains s'inscrivent donc dans cette grande fresque d'une vie religieuse en mouvement au cœur des Alpes. L'abondante documentation qui les concerne permet de voir comment l'espace alpin était appréhendé par des réguliers lorrains soucieux de véhiculer une culture tridentine de réforme catholique, à travers leurs fondations, leur apostolat et leurs difficultés.

L'espace alpin vécu par les religieux lorrains

Lorsque la guerre de Trente Ans frappa la Lorraine en 1633, la congrégation de Notre-Sauveur restait étroitement circonscrite dans les diocèses lorrains de Metz, Toul et Verdun qui l'avaient vu naître en 1623. La guerre fut directement responsable de l'implantation lorraine dans les Alpes, ainsi que le résumaient les chanoines lorrains eux-mêmes: «Mais nonobstant que ce zèle d'advancer la conversion du monde par tous les moyens possibles, fut l'âme de cet insti-

tut, néantmoins ses religieux se contentoient de luire sur le pays qui leur avoit donné la naissance, et leurs travaux ne s'estendoient guèrres plus loing que ses limites, jusque à tant que Dieu voulut qu'ils esclairassent sur d'autres peuples, il fit pleuvoir tant de misères et de calamitez sur cette riche province, que les religieux [...] furent obligez de passer aux provinces estrangères».[9]

À l'initiative de ce départ vers les Alpes, on trouve le valdôtain Pierre Desfayes.[10] Contrarié dans sa vocation par son père, ce novice du Grand-Saint-Bernard s'était exilé en Lorraine où il avait rejoint la congrégation lorraine de Notre-Sauveur. Ce fut donc à son initiative que quelques chanoines réguliers de Toul cherchèrent refuge en Valais[11] en 1636. Ils furent chaleureusement accueillis par l'abbé de Saint-Maurice d'Agaune qui les hébergea puis leur accorda quelques bénéfices en Valais. De là, ils travaillèrent à l'implantation de la congrégation féminine fondée par Pierre Fourier. C'était chose faite en 1641: les sœurs de la congrégation Notre-Dame érigeaient leur monastère à Aoste, suivies deux ans plus tard par les chanoines de Notre-Sauveur qui se firent attribuer le collège d'Aoste (1643). Cinq ans plus tard, ils prenaient également possession de la prévôté de Verrès (1648). Installés durablement dans les Alpes de 1636 à 1748, les chanoines lorrains durent s'approprier cet espace lointain. Leur premier ressenti était l'éloignement. Lorsqu'ils firent ratifier la prise de possession du collège d'Aoste par leur chapitre général tenu en Lorraine en 1645, de nombreuses réticences virent le jour: «Entre autres choses qu'on y proposa, ce fut de faire agréer la nouvelle réception du collège de la vallée d'Aoste avec ses charges, à quoi on eut assez de peine d'y condescendre, la plupart étant dans l'appréhension qu'on ne pourroit toujours fournir des maîtres pour icelui, et que le pays étant un peu étrange et la demeure du collège malsaine [...]».[12] Le sentiment d'éloignement n'était pas dissipé un siècle plus tard, ainsi que l'écrivirent les chanoines lorrains pour conclure en 1748 leurs *Annales de Saint-Bénin*: «L'an mil sept cent quarante huit, Monsieur notre révérendissime père général Dominique Bexon considérant les frais que la congrégation étoit obligée de faire pour soutenir la maison du collège d'Aoste, l'éloignement des lieux, la modicité des revenus de cette maison, les chicanes que ceux du pays nous faisoient toutes les années à tort et à travers, l'œil, pour ainsi dire, impatient de notre sortie d'une cour ennemie de l'Etranger, prit la liberté d'écrire d'une manière des plus polie et des plus respectueuse au roy de Sardaigne [Victor-Emmanuel III] pour lui demander la permission de nous rappeller».[13]

À cet éloignement qui contribuait à ce sentiment d'être des étrangers, s'ajoutait la découverte de terres d'abord perçues comme inhospitalières par leur climat

rigoureux. Ils se disaient «très incommodez en leur santé»[14] dans leur première maison à Aoste. Et la première appréhension du supérieur général Achille-François Massu vint de la neige qu'il découvrit sur le col du Grand-Saint-Bernard tandis qu'il se rendait à Aoste pour visiter le collège en mai 1697: «Le mercredy nous partîmes, pour aller à la gite au pied de la montagne de Saint-Bernard, la plus part de ceux que nous vîmes sur la route nous firent craindre le passage de cette montagne, qui étoit encore couverte de neige, environ une demi lieue en deça de St Bernard, cela nous obligea à prendre des maronniers à St Pierre[15], et des chevaux du pays qui sont façonnés à marcher dans les neiges. Nous sortîmes de St Pierre vers les trois heures du matin et après avoir marché une heure ou environ, nous commençâmes à trouver la neige, que la gelée qu'il avoit fait rendoit assez ferme pour porter les chevaux. Nous arrivâmes heureusement à S[ain]t Bernard[16] qui est une maison de l'ordre scituée sur la hauteur de la montagne et fondée pour la commodité des voyageurs qui y sont reçus et traités charitablement et en si grand nombre que souvent on donne à manger à plus de 500 personnes dans un jour. Mr Désiré qui en étoit pour lors supérieur nous reçut avec toute la charité que nous pouvions espérer d'un confrère. Après le dîné nous descendîmes de la montagne avec beaucoup de peines à raison des neiges qui s'étoient amollies par les rayons du soleil et dans lesquelles il falloit marcher. Nous arrivâmes en la cité d'Aoste vers les quatre ou cinq heures.»[17]
Le trajet du retour causa encore davantage de sensations fortes à ce religieux lorrain peu habitué aux contraintes de l'altitude: «Nous allâmes à la gîte à Saint-Ouin[18], dans une maison qui appartient à la prévôté de S[ain]t-Bernard, nous en sortîmes à la pointe du jour pour monter la montagne [du Grand-Saint-Bernard]. Les chaleurs étant extraordinaires dans les vallées, nous oubliâmes le froid qui est toujours dans ces montagnes rigoureux; à peine eûmes-nous marchés une heure ou environ, que je me trouvais saisi d'un froid intérieur qui me faisoit trembler. Je demandai un manteau, je mis pied à terre pour marcher, mais le tout inutilement, je me sentois toujours plus violament attaqué du froid, en sorte que sans le secours d'une bouteille de propolis [...], j'eusse eus peine de me tirer du danger où je me trouvai».[19]
Malgré ces quelques frissons de froid et de peur, le même Massu concluait en recommandant simplement de prendre «des habits qui puissent parer contre le froid, ou prendre avec soy quelques liqueurs qui rappelle les esprits et qui excite la chaleur; avec ces précautions, il n'y a nul danger de passer ces montagnes depuis la fête de S[ain]t Jean Baptiste jusques vers la Toussaint».[20] Et c'était bien cette réalité qui était vécue par les religieux lorrains. Les chanoines réguliers

Fig. 1: *Portrait du prévôt de Verrès Jean Etienne (1605–1685). Huile sur toile conservée à la prévôté de Verrès (Val d'Aoste, Italie). Cliché de l'auteur.*

lorrains installés dans le Val d'Aoste se rendaient régulièrement aux chapitres généraux tenus en Lorraine, tandis que les mutations de personnel annuelles entre Lorraine et Val d'Aoste rendaient les voyages incontournables. L'itinéraire était parfaitement connu, et ne nécessitait qu'une quinzaine de jours; lorsque les représentants du collège d'Aoste se rendirent au chapitre général triennal de Pont-à-Mousson, ils fixèrent leur départ au 16 avril 1662, pour arriver en Lorraine le 29 avril. Et ils étaient déjà de retour à Aoste le 22 mai.[21]

Solidarités entre religieux et religieuses lorrains dans les Alpes

La distance obligeait néanmoins les religieux lorrains à élaborer des stratégies autonomes pour garantir la pérennité de leurs implantations alpines. Presque coupés de leurs bases lorraines, les chanoines de Notre-Sauveur et les religieuses de Notre-Dame restèrent fortement unis dans les premiers temps de leur installation dans les Alpes. Lorsque Pierre Desfayes s'installa en Valais avec quelques religieux de la congrégation de Notre-Sauveur, c'était entre

Figg. 2–4: *Habits de chanoines réguliers de Notre-Sauveur: habit quotidien avec banderole blanche; habits de chœur d'hiver et d'été avec aumusses. Aquarelles anonymes conservées à la Bibliothèque Municipale de Nancy, cote Res. 11.617. Cliché de l'auteur.*

autres avec pour mission de faciliter l'implantation dans les Alpes des sœurs de Notre-Dame. Aussi, après avoir érigé leur monastère d'Aoste en 1641[22], elles favorisèrent certainement l'arrivée des chanoines lorrains dans la ville. Des liens très forts devaient donc unir les deux établissements lorrains d'Aoste jusqu'au XVIIIe siècle. Le monastère des sœurs était installé dans une grande maison dénommée «Maison de Lorraine», qui donne toujours sur la principale place de la ville. La Maison de Lorraine n'était guère éloignée du collège Saint-Bénin, ce qui permettait aux chanoines lorrains de les diriger facilement. C'était le supérieur du collège d'Aoste qui se chargeait généralement de cette mission; de 1729 à 1735, le supérieur Philippe Lhabitant fit office de confesseur des religieuses de Notre-Dame.

Mais cette proximité entraînait également des rivalités de pouvoir. Les sœurs de Notre-Dame, en éduquant les jeunes filles de la noblesse et de la bourgeoise, avaient porte ouverte dans les meilleures maisons de la ville et pouvaient échapper au contrôle des chanoines lorrains. C'est pourquoi le chanoine Joseph-Antoine de Busquet critiqua le supérieur Lhabitant car «il ne me paroit pas propre pour cette maison, il n'est uniquement occupé que des religieuses».

Les sœurs représentaient effectivement un danger pour les chanoines lorrains, étant capables de s'ingérer dans la vie du collège Saint-Bénin à travers leur réseau de personnalités influentes. Lorsque Philippe Lhabitant fut rappelé en Lorraine par le supérieur général, les sœurs firent réclamer son retour par le commandant du duché d'Aoste.[23] Busquet estima que «les religieuses de la congrégation ont beaucoup de part à cette manœuvre, du moins quelques-unes d'entre elles».[24] Le supérieur général de Notre-Sauveur eut beau écrire aux sœurs d'Aoste pour les réprimander, elles refusèrent d'avouer leurs actes au nouveau supérieur du collège François Raguet: «La R[évéren]de Mère de S[ain]t Augustin a été sensiblement touchée des bontés que vous lui avés témoignés dans la lettre qu'elle a reçu de vous et bien mortifiée des reproches que vous lui faites au sujet des intrigues de quelqu'une de ses filles, elle m'a protesté qu'elle n'y avoit aucune part. Je la crois, mais elle s'endort un peu sur les démarches d'une certaine dont je suis assuré que part la lettre que vous avés reçu de Mr le Commandant». Voulant couper court à cette dangereuse ingérence dans le fonctionnement congréganiste, le supérieur Raguet prit ses distances pour n'aller voir les religieuses de Notre-Dame d'Aoste «que par

nécessité et peu par goût. Je suis très convaincu que c'est bien toute folie que de faire autrement». Cet fut dès lors un simple professeur qui reçut «la charge de prêcher à la grille l'Avant et le Carême».[25]
Cet éloignement entre religieux et religieuses de Lorraine fut relayé par d'autres formes de coopération. Les chanoines lorrains s'intéressèrent également aux religieuses de la visitation, bien connues par la personne de leur fondateur François de Sales, contemporain de Pierre Fourier. Vers 1675, le supérieur du collège d'Aoste, Nicolas Claude, avait déjà prêché «ces années plus[ieurs] fois à la Visita[ti]on»[26]; et son successeur Charles Massu avait également accepté en 1688 de prêcher «tous les dimanches de caresme et les festes» chez les visitandines d'Aoste. Elles avaient été si satisfaites de ses services, qu'elles l'avaient retenu pour «toutes les festes de l'année», avant de lui faire composer une pièce sur François de Sales qu'il leur remit pour «leur bibliotèque après l'avoir leu dans leur réfectoir».[27] Les chanoines réguliers lorrains se rapprochèrent donc fort logiquement de la maison-mère visitandine d'Annecy. Vers 1720, le chanoine de Notre-Sauveur Jean-Baptiste Piart[28] travailla à la cause de Jeanne de Chantal (1572–1641), fondatrice de la visitation[29]; Piart fit d'ailleurs en 1721 un voyage à Annecy afin de rencontrer les visitandines[30] et un autre en 1722.[31]
Ces liens entre les religieux lorrains et les religieuses d'Annecy laissèrent des traces durables. Dans une liste d'aumônes octroyées par le chapitre de l'abbaye lorraine de Domèvre-sur-Vezouze, figurait le couvent des clarisses d'Annecy, aidé à raison d'une livre et quatre sols.[32] Cette succession d'exemples est trop répétitive pour ne pas témoigner de l'existence de liens réguliers entre les religieux lorrains et ceux des Alpes; des liens entretenus par des religieuses fonctionnant en réseau, ainsi qu'on peut le voir à la lecture des correspondances d'Annecy que conservaient dans leurs archives les visitandines lorraines de Nancy[33] et de Pont-à-Mousson.[34] Car derrière ces solidarités entre congrégations post-tridentines de Lorraine et des Alpes se trouvait la même volonté de répandre la réforme catholique.

Apostolat au service de la réforme catholique

Les chanoines réguliers lorrains avaient pour ambition, comme Pierre Fourier, de «se rendre utiles à tous»; et ce fut surtout par l'enseignement qu'ils gagnèrent l'estime des Valaisans et des Valdôtains. En 1739, le prévôt du Grand-Saint-Bernard, qui ne voulait plus que ses jeunes religieux quittent la communauté

pour aller étudier auprès des jésuites, demandait au général de la congrégation l'envoi d'un professeur «qui voulut nous faire la grâce de venir enseigner la présente année, et au plûtôt qu'il se pourra, la théologie partie morale, partie spéculative, à quatre ou cinq de nos religieux [...] et ensuite la philosophie pendant 2 années et autant de tems la théologie».[35] Il leur fut effectivement envoyé un professeur de la congrégation de Notre-Sauveur, qui enseigna à Martigny de 1739 à 1742, jusqu'à ce que les chanoines du Grand-Saint-Bernard aient formé l'un des leurs.[36] Ils eurent encore recours à des professeurs de la congrégation lorraine après 1752.[37] Cette reconnaissance était directement issue de la bonne réputation dont bénéficiait le collège d'Aoste; durant un siècle, les «pères lorrains» formèrent la jeunesse dorée valdôtaine.

Mais leur succès dans l'enseignement n'explique pas tout; les chanoines réguliers lorrains se firent également remarquer par la qualité de leur pastorale, une pastorale conçue afin d'obtenir des «conversions», dans la plus pure ligne de l'esprit de la réforme catholique. Dans les cures qui leur furent confiées dans les Alpes, les chanoines réguliers lorrains firent preuve d'un grand dynamisme. Leur curé le plus remarquable fut incontestablement Pierre Desfayes qui eut à administrer les paroisses valaisannes de Sembrancher (1636–...)[38] puis surtout de Bagnes (1641–1660).[39] Sous son ministère, la grande cloche fut refondue (1650) et surtout pas moins de quatre chapelles furent érigées: Sarreyer (1646), Bruson (1656), Morgnoz (1659) et Vernays (1660). Le charisme du curé était tel que, près de quarante ans après son départ, les paroissiens de Bagnes se souvenaient encore de ses instructions et cultivaient sa mémoire[40], témoignant ainsi du succès de cette pastorale conçue sur le long terme.

Comme en Lorraine, les chanoines réguliers de Notre-Sauveur mirent à profit leur implantation le long de la frontière de catholicité pour «advancer la conversion du monde par tous les moyens possibles».[41] Cette pastorale reposait sur la parole; c'est par la prédication que la congrégation de Notre-Sauveur se fit connaître dans le Val d'Aoste: «Le premier qui donna quelq[ues] cognoissance de l'institut des chanoines réguliers de la cong[régation] de N[otre]-Sauveur en ce pays de Val d'Aoste, fut le R. P. Jean Estienne qui donna un caresme dans la ville ép[iscop]ale l'année 1643. Cette fonction publique fit naistre en ceux qui avoient [été] ses auditeurs le désir de tirer souvent de semblables secours. Monseigneur le Rév[érendissime] Jean-Baptiste Vercellin prélat d'une vie exemplaire, d'une piété signalée et d'une longue expérience jugea qu'il falloit mesnager ces volontés et se servir de l'occasion et l'illustre seig[neur] Nicolas Bottel vibaillif pour Madame Royale dans ce duché seconda forte-

ment ses intentions et promit de contribuer tout ce qu'il pourroit pour les faire réussir».[42] Cette orientation pour la prédication leur ayant été favorable, les chanoines lorrains poursuivirent en ce sens; de nombreuses fois, ils prêchèrent à la cathédrale d'Aoste des fêtes aussi importantes que l'Avent ou le Carême.[43] À peine arrivé de Lorraine pour prendre la direction du collège d'Aoste en 1673, le chanoine régulier Nicolas Claude «prêcha d'abord l'Advent en la cathédrale de cette ville et fit la doctrine pendant toute l'année. La suivante il prêcha l'Advent, le Caresme et toute l'année à la cathédrale».[44] Le succès fut au rendez-vous: l'église des chanoines réguliers du collège d'Aoste ne désemplissait pas malgré sa taille de plus en plus imposante[45]; au cours de la décennie 1650, le général de la congrégation dut demander par deux fois aux chanoines lorrains d'Aoste de prévoir deux confesseurs dans leur église «pour satisfaire à la dévotion du peuple» les dimanches et fêtes.[46] Et le reste du temps, les dévots et les élèves étaient invités à prendre place dans les confréries que la congrégation avait érigées comme celle de l'enfant Jésus, créée en 1650 dans ce collège «à la façon qu'elle se void érigée en quelques unes de nos maisons de Lorraine», pour «exciter cette jeunesse val d'aostaine aux exercices de la vraye et solide piété». La recette classique mise au point par les jésuites fit merveille: peu avant 1650, le neveu de l'évêque d'Aoste Vercellin et un de ses amis demandèrent leur entrée au noviciat après avoir fréquenté la confrérie de l'Enfant Jésus des chanoines réguliers, puis «ont esté suivist de quelques autres qui les ont imitez de prez».[47]

Ce succès s'expliquait également par le conformisme spirituel proposé par les chanoines lorrains. Ils appuyèrent le culte de la Vierge[48] déjà vigoureux en Val d'Aoste, ou encore exhumèrent pour leur théâtre un saint local oublié. Cette capacité d'adaptation fut appréciée par les Valdôtains: «Ce drame sacré donc qui représentoit la vie de S. Grat fut représenté publiquement en la cour du collège de S. Bénin le jour de la Nativité de Nostre Dame [1655], à l'occasion de quoy il y eut un concours de peuple si grand q[ue] l'on ayt encor jamais veu, tout le monde estant saintem[ent] curieux de voir représenter la vie d'un sainct qui n'estoit cogneu que de nom. De fait le RP Jean-Nicolas Desfeyes qui avoit travaillé cette pièce lui avoit donné toutes les couleurs et tous les ornemens q[ue] l'on pouvoit donner à l'histoire d'un sainct dont la vie estoit peu cogneue».[49] En revanche, là où ils innovèrent, les chanoines lorrains furent plutôt mal reçus, sauf peut-être pour la diffusion du culte de Saint-Nicolas déjà connu en Italie.[50] Le culte du vénérable Pierre Fourier, qu'ils tentèrent d'instituer, ne laissa pas d'autres traces durables qu'un retable oublié dans la petite église de Fénis.[51]

Fig. 5: *Portrait du prévôt de Verrès Jean-Nicolas Desfayes (1627–1712). Huile sur toile conservée à la prévôté de Verrès (Val d'Aoste, Italie). Cliché de l'auteur.*

En 1708, la population de Verrès s'insurgea même contre les innovations des Lorrains par la bouche du syndic Rovary. Ce dernier leur reprochait «leurs loys nouvelles» instituées au détriment des coutumes locales, les messes des morts et les fêtes traditionnelles (assomption Notre-Dame, fête de Saint-Roch, octave du *Corpus Dominici*, fête de Saint-Augustin) étant négligées par les chanoines lorrains. À cette tentative de modernisation mal entendue, s'ajoutait le rejet d'étrangers qui ne parvenaient pas à faire oublier qu'ils étaient lorrains. Rovary n'admettait pas que les Lorrains aient pu se croire chez eux dans les murs de la prévôté de Verrès, allant maladroitement à l'encontre d'usages anciens auxquels la population était attachée: «Le chapitre ferme les portes, qu'on ne peut aller au clocher sonner les cloches quand il arrive des tempestes, accidents d'incendie et autres nécessités urgentes, si bien que la coutume a esté de tous temps de laisser une porte ouverte pour aller sonner, et [les Lorrains] disent à la Commune qu'elle n'a point d'église, ny de cloches, et que tout est à eux, si bien tout est du pays et rien apporté de Lorraine».[52] Cet exemple reste isolé; dans les autres cures que les chanoines de Notre-Sauveur eurent à administrer, on ne trouve pas trace de semblable contestation. Sans doute ont-ils été assez

prudents pour mieux répondre à l'horizon d'attente de leurs paroissiens, ce qui se concrétisait par l'envoi quasi systématique[53] de chanoines-curés originaires des Alpes dans les cures du Val d'Aoste.[54]

Rivalités et concurrences entre religieux et religieuses

D'autres limites vinrent des concurrences que les chanoines de Notre-Sauveur implantés dans les Alpes eurent à subir. Chose nouvelle pour eux, ils furent confrontés à des concurrences inter-confessionnelles, inévitables sur cette ligne de fracture séparant le monde catholique du monde protestant. En 1661, ils furent appelés par la ville de Sion pour y diriger un collège. En effet, en 1627, la diète de Loèche avait chassé la compagnie de Jésus et avait créé en remplacement une école nationale financée par des dons et régie par de «simples particuliers» laïcs ou ecclésiastiques.[55] Le choix des chanoines lorrains s'expliquait en apparence par la renommée du curé de Bagnes Pierre Desfayes; mais il s'agissait surtout pour la ville de s'assurer que les jésuites, peu appréciés parmi la bourgeoisie protestante de Sion, perdent tout contrôle sur le collège. En cela, les bourgeois de Sion s'opposaient à leur l'évêque, Adrien IV Riedmatten (1646–1672), lequel avait lancé une offensive contre le protestantisme depuis son accession au siège épiscopal. Parmi les mesures prises[56], il avait, en 1648, demandé à la diète que l'ordonnance interdisant d'envoyer les enfants catholiques étudier en pays protestant soit appliquée, avant de rappeler en 1651 les jésuites dans son diocèse. Ainsi, au moment où les chanoines lorrains furent demandés à Sion, la tension était à son comble entre l'évêque qui soutenait un projet de collège jésuite et les bourgeois luthériens de Sion qui refusaient d'accorder tout subside. En 1660, un collège jésuite était enfin fondé à Brigue[57] et les bourgeois de Sion affichèrent ostensiblement leur résistance en faisant venir la congrégation de Notre-Sauveur. La venue de la congrégation de Notre-Sauveur à Sion répondait donc moins à un désir de la population de voir sa jeunesse confiée aux chanoines lorrains, qu'à un sentiment de répulsion de la bourgeoisie envers les jésuites. Le contrat qui fut alors passé entre le bourgmeister et la congrégation de Notre-Sauveur exprimait, comme dans celui d'Aoste, le peu de confiance qui était accordée à la congrégation qui n'avait été sollicitée que dans ce but. La ville s'engageait en effet à fournir au collège de quoi fonctionner, mais on lui supprima tous les moyens qui auraient pu l'enrichir à l'avenir. Il était interdit aux chanoines

lorrains d'accepter dons, legs et fondations de messes, afin qu'ils n'empiètent pas sur les revenus des autres établissements religieux. Pour sauvegarder les intérêts politiques et religieux en place, la sphère d'influence des chanoines réguliers de Sion était strictement limitée au collège; ils durent promettre «qu'ils ne s'ingèreroient en aucune manière dans les affaires civiles ou ecclésiastiques», et «qu'ils ne recevroient aucune cure, ou charge d'âmes».[58] On leur demandait de s'enfermer rigoureusement dans une mission éducative, même si leur statut de réguliers était maintenu par l'obligation qu'ils avaient de dire «tous les jours une messe pour la prospérité de la ville».[59] Les chanoines lorrains acceptèrent ces conditions draconiennes et, le 11 avril 1661, le professeur d'Aoste Etienne Aubry[60] était envoyé diriger ce nouvel établissement de Sion. Mais, déstabilisés par la mort prématurée d'Etienne Aubry en 1662, critiqués pour avoir voulu supplanter les jésuites et pour avoir favorisé le parti protestant, les chanoines lorrains furent expulsés par l'évêque, non sans avoir «obtenu un petit viatique de leurs seigneuries et grandeurs les bourgeois de Syon».[61] Le coup fut rude pour l'initiateur des implantations lorraines dans les Alpes: Pierre Desfayes «se dégoûta tellement, et de sa cure et de sa patrie même, qu'il se résolut de quitter tout à fait l'une et l'autre pour s'en retourner en Lorraine; ce qu'il exécuta peu après avec l'agrément de ses supérieurs, qui pour doner quelqu'exercice à son grand zèle, le chargèrent à son retour de la mission des Vôges».[62] Cet exemple valaisan est révélateur des forces qui se manifestèrent au détriment de la présence lorraine dans les Alpes: l'évêque, les bourgeois, les jésuites, et ici les protestants, en raison de la position remarquable de Sion sur cette frontière de catholicité. Cet échec inaugura le reflux des religieux lorrains en Valais. Après avoir échoué dans leur opération menée de 1672 à 1675 pour incorporer l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune à leur congrégation[63], les Lorrains ne conservèrent qu'une présence symbolique au nord du Grand-Saint-Bernard.[64]

En terre catholique, ce furent principalement des concurrences intra-confessionnelles qui nuirent aux chanoines lorrains implantés à Aoste, montrant par là que les exemples de coopération envisagés plus haut étaient loin d'être représentatifs du monde régulier alpin. Les difficultés vinrent principalement des communautés régulières et séculières masculines qui s'estimaient directement menacées par les chanoines réguliers lorrains, que ce soit dans leurs prérogatives ou dans leurs prétentions à l'enseignement... Lorsque ce n'était pas les deux à la fois. Les questions de protocole empoisonnèrent durablement les relations des chanoines lorrains avec les chanoines cathédraux d'Aoste, avec les chanoines de la prévôté

Saint-Ours, ou encore avec les chanoines réguliers du Grand-Saint-Bernard. Derrière les questions de préséance qui paraissent aujourd'hui bien hermétiques comme la contestation de la forme de l'habit des Lorrains[65], ou encore de leur «titre de chanoines réguliers de Saint-Béning»[66], se cachaient de véritables enjeux de pouvoirs. Les chanoines de Saint-Ours craignaient à juste tire d'être évincés de leur prévôté par les Lorrains[67], qui avaient déjà procédé de la sorte en expulsant les anciens chanoines de Verrès. Le second XVIIe siècle fut donc émaillé d'incidents pour les chanoines lorrains du Val d'Aoste, sans compter leurs longs démêlés avec l'épiscopat pour des questions bénéficiales.[68] Les chanoines lorrains eurent alors le sentiment désagréable de subir l'«animosité [de] tout le clergé», les plus hostiles étant «quelques réguliers mendiants nos haineux»[69], sans doute menacés dans le produit de leurs quêtes s'ils laissaient se multiplier les maisons religieuses dans la ville.

Aux questions temporelles s'ajoutait donc celle de la place dans la cité, et plus particulièrement celle de l'enseignement: à la fois dénigrés et respectés, les régents de collège ne laissaient pas indifférents et suscitaient des rivalités. Les chanoines du Grand-Saint-Bernard, qui s'estimaient véritables possesseurs du prieuré Saint-Bénin transformé en collège, s'opposèrent, en vain, à l'installation de la congrégation de Lorraine.[70] Par la suite, ils manifestèrent à plusieurs reprises leur intention d'enseigner comme leurs confrères lorrains. Une telle concurrence directe sur le terrain de l'enseignement opposa également les Lorrains aux jésuites. Ces derniers avaient eu des vues sur le collège Saint-Bénin au début des années 1640, mais s'étaient montrés trop exigeants[71], ce qui avait permis aux chanoines lorrains de les prendre de vitesse en obtenant le collège. Amers, les jésuites restèrent dans les lieux à l'affût de la moindre faille des maîtres lorrains qui constatèrent en 1646 que se propageaient «quantité de petits bruits et murmurs de gens encor passionnés pour les PP. Jésuites».[72] Les jésuites n'étaient pourtant pas les concurrents les plus menaçants puisqu'ils délaissaient alors délibérément les petits collèges tels qu'Aoste pour se concentrer sur les grandes villes. Des difficultés plus sérieuses survinrent lorsque les chanoines lorrains tentèrent d'ouvrir des classes supérieures au début des années 1670. Le prévôt Norat des chanoines du Grand-Saint-Bernard institua alors, en 1687, des cours de philosophie et de théologie au prieuré Saint-Jaquême d'Aoste[73]; cette rivalité obligea les chanoines lorrains à mettre en sommeil leurs velléités d'enseigner ces classes supérieures après un nouvel échec à la fin des années 1680. Les Lorrains devront attendre que les chanoines du Grand-Saint-Bernard abandonnent leurs cours pour pouvoir ouvrir en 1703, avec l'aide déterminante

Fig. 6: *Maison dite «de Lorraine», ancien couvent des religieuses de Notre-Dame (XVIIe–XVIIIe siècles), Aoste, état actuel de la façade postérieure. Cliché de l'auteur.*

de l'archidiacre René Ribitel, un séminaire destiné à former les prêtres du diocèse d'Aoste.[74]

La concurrence entre religieux masculins enseignants allait au-delà de la ville d'Aoste pour gagner tout l'ancien duché de Savoie. Le général de Notre-Sauveur Achille François Massu fut appelé par la bourgeoisie d'Evian pour y fonder un collège en 1697. Confiant, il obtint l'autorisation au duc de Savoie puis se rendit sur place, pour constater que la ville était trop petite et surtout qu'une partie de la population soutenait les intérêts des barnabites[75] détenteurs du collège de Thonon: «Nous allâmes, avec Mr l'abbé de S[ain]t-Maurice, à Evian, où je trouvai la bourgeoisie fort disposée à nous donner leur collège, mais j'appris que la noblesse qui est en assés grand nombre dans cette petite ville s'opposoit à cet établissement, soit qu'elle ne voulut pas de nouveauté dans la ville soit que les PP. Barnabites qui ont un grand collège à Thonon qui n'est qu'à deux lieues d'Evian, les eussent empêchés par leurs amis de donner leur consente-

ment afin que ce nouveau collège ne fit point de préjudice au leur».[76] L'analyse de Massu était lucide: les réguliers lorrains se trouvaient bien, au cœur des Alpes, confrontés à la concurrence d'une autre congrégation enseignante mieux implantée. Cette congrégation italienne correspondait mieux aux vœux du roi Victor-Emmanuel III de Sardaigne qui souhaitait alors créer un enseignement national. Suspects tant en raison de leurs tendances ultramontaines que de leur nationalité étrangère, les chanoines lorrains furent expulsés d'Aoste et remplacés par les barnabites en 1748.[77]

Conclusion

Malgré leur échec final, l'expérience des religieux lorrains dans les Alpes aura duré plus d'un siècle, de 1636 à 1748, et davantage pour les religieuses lorraines. C'est donc là une page d'histoire qui reste méconnue mais d'autant plus remarquable que ce cheminement fut propre à ces deux congrégations de Notre-Sauveur et de Notre-Dame: on constatera que ni les prémontrés et l'antique rigueur, ni les bénédictins de saint-Vanne et saint-Hydulphe, réformés du vivant de Pierre Fourier, ni les nombreuses congrégations féminines fondées en Lorraine aux XVIIe et XVIIIe siècle n'ont envisagé de s'implanter dans les Alpes.

La présence de religieux lorrains dans les Alpes durant un siècle ne fut pas seulement le résultat du hasard ou des guerres, mais le fruit d'une connivence de vues entre peuples qui, le long de la dorsale catholique, étaient confrontés à de semblables réalités religieuses. Les problématiques étaient les mêmes, ce qui permettait d'échafauder des stratégies de collaboration afin de mettre en œuvre un projet commun, celui de donner vie aux grands principes du concile de Trente. Voilà pourquoi les chanoines lorrains du collège d'Aoste se disaient, au milieu du XVIIe siècle, heureux d'enseigner et de prêcher «pour le bien et l'advancement de ce pays d'Aoste qui nous a si cordiallement receu dans l'enceinte de ses montagnes».[78] Voilà pourquoi ils purent, dans la première moitié du XVIIIe siècle, former le clergé du diocèse d'Aoste dans leur séminaire. Voilà pourquoi ils nouèrent des liens si forts avec les religieuses de la ville.

Toutefois ces connivences de vue se heurtèrent à d'irréductibles limites: les conflits de préséance et la question bénéficiale agitaient encore les esprits comme dans les siècles passés, tandis que les rivalités autour de l'enseignement devenaient un des enjeux majeurs de l'Église tridentine.

Aussi, lorsque la dorsale catholique commença à se désagréger sous la pression des nationalismes, de tels échanges entre la Lorraine et les Alpes perdirent de leur pertinence. Si les sœurs de Notre-Dame, sagement soumises à l'épiscopat et proches des principales familles, pouvaient être épargnées, les chanoines de Notre-Sauveur firent les frais de cette évolution politique. Considérés à tort comme alliés des Français, les chanoines lorrains furent expulsés du Valais puis du Val d'Aoste.[79] Les «Pères Lorrains» furent victimes de ces rivalités et concurrences qui s'exacerbèrent dans ces régions frontalières où s'affrontaient des influences contradictoires. Ils nous montrent, par leur échec, que l'hypothèse d'un plan concerté de reconquête catholique le long de la frontière de catholicité se heurte aux contradictions internes d'une Église tridentine aux multiples visages.

Notes

1 A.-F. Massu, *Mémoires*, Bibliothèque Municipale de Nancy: ms 531 (25), p. 136.

2 C. Andriot, *Les chanoines réguliers de Notre-Sauveur. Moines, curés et professeurs, de Lorraine en Savoie, XVIIe–XVIIIe siècles*, Paris 2012.

3 Si le collège d'Aoste a fait l'objet d'une multitude de publications, la passage des religieux lorrains y est traité comme une simple parenthèse (cf. L.-J. Laurent, *Mémoire historique sur le collège royal de Saint-Bénigne d'Aoste*, Aoste 1859), lorsqu'il n'est pas purement oublié au profit des barnabites. En Lorraine, où les *Annales de Saint-Bénin* étaient conservées, cette histoire suscita davantage d'intérêt, avec les notices de J. Favier («Le collège de Saint-Béning, de la cité d'Aoste, dirigé par des professeurs lorrains», *Journal de la Société d'Archéologie et du Comité du Musée lorrain*, 1881, pp. 40–51) et de J. Delestre («Les Lorrains dans le Val d'Aoste au XVIIe siècle», *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, Nancy mars 2002, pp. 277–288). Le rôle des Lorrains à Verrès est également bien souligné grâce à une monographie d'un auteur valdôtain reconnu (cf. P.-E. Duc, *La prévôté de la paroisse de Saint-Gilles-abbé, à Verrès*, Ivrée 1873). De telles publications n'existent pas pour le Valais, où le rôle joué par les religieux lorrains a été largement oublié. De plus, aucune de ces publications ne dépasse le niveau monographique et n'envisage ces enjeux religieux à grande échelle, comme cela a été fait pour les feuillants. Cf. B. Pierre, *La bure et le sceptre. La congrégation des feuillants dans l'affirmation des États et des pouvoirs princiers*, Paris 2006.

4 Pour la stratégie d'implantation des Lorrains en Valais, et plus particulièrement la question de l'union de l'abbaye de Saint-Maurice à la congrégation de Notre-Sauveur, voir ma communication intitulée «L'implantation avortée des chanoines réguliers lorrains sur la dorsale catholique: enjeux religieux et politiques», dans les actes à paraître du colloque *Réalités provinciales en histoire religieuse. Autour de la Lorraine, XIIe–XVIIIe siècle*, Annales de l'Est, 2e semestre 2013.

5 C. Andriot, *Un siècle de présence des chanoines réguliers de Notre-Sauveur dans le Val d'Aoste*, Aoste 2011.

6 Voir mon article «La dorsale catholique et les chanoines réguliers lorrains: les ambitions déçues d'une politique d'expansion lotharingienne (XVIIe siècle)», in: G. Deregnaucourt et al., *Dorsale catholique? Jansénisme? Dévotion: XVIe–XVIIIe siècles. Mythe, réalité, actualité historiographique*, Paris 2013, sous presse.

7 Pour ce qui concerne la présence lorraine en Valais, les sources sont essentiellement les *Opera Historica* du chanoine A.-J. Rivaz (Archives de l'État du Valais, t. 17, p. 62 ss.), complétées par

les *Abscheid* 204/19 et 204/21, conservées dans le même fonds d'archives. On peut également consulter avec profit les *Mémoires* du chanoine régulier Alexandre d'Hangest conservées à la Bibliothèque Municipale de Nancy sous les cotes Ms 503–505 (362), et son *Histoire générale* conservée dans le même dépôt sous les cotes Ms 509–515 (366–367). Bien entendu, les archives de Saint-Maurice d'Agaune renferment des pièces indispensables sur les projets d'union avec les Lorrains, dont le traité original; il s'agit principalement des cotes CHA 6/3 et CHA 66/1, qui peuvent être complétées par les cotes CHA 66/2, CHA 68/2, CHA 73/1/15, CHA 77/2/9, COM 333/150/1/1, LIB 013/151, PRV/CAR/40/50, et la *Chronique Bérody*, année 1638. La présence des religieux lorrains en Val d'Aoste a donné lieu à des fonds bien plus conséquents, dispersés entre les Archives Historiques Régionales d'Aoste (fonds Varia, carton 55, pièce 15), les Archives de la Prévôté de Verrès (notamment: t. II, carton I, III, VIII), les Archives du Grand Séminaire d'Aoste (t. I, cartons XXI, XXII, XXIII, et Fonds Gal-Duc, cartons LXXV à LXXX), et les Archivio di Stato di Torino (Archivescovadi e Vescovadi inventario 80, fascicolo 1, Aosta, p. 77, mazzo 1; Matt. Eccles. 1 Inv 79 Mazzo 6 categ I Negoziasioni con Roma, pp. 16–39, Mazzo 7; Bénéfices delà des monts, inventario 83, Verrès, pp. 317–330, paquet 13, mazzo 6). On trouve également en Lorraine des sources parmi les plus utiles, comme les *Annales du collège de Saint-Bénin dans la cité d'Aoste*, tenues de 1643 à 1748, conservées à la Bibliothèque Municipale de Nancy sous la cote Ms 532 (62); ou encore le *Recueil de ce qui s'est passé à la prévôté de Saint-Gilles* de Verrès de 1712 à 1719 selon le chanoine Busquet, conservé aux Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle sous la cote H 1501. À noter que les *Annales de Saint-Bénin*, particulièrement précieuses, ont fait l'objet d'une édition (perfectible) dans le *Bulletin de la Société Académique Saint-Anselme*, 1897, 17, pp. 47 ss.

8 Voir en particulier les travaux de Marie-Elisabeth Henneau à ce sujet.

9 *Annales de Saint-Bénin*, Bibliothèque Municipale de Nancy: ms 532 (62), p. 5.

10 Né en 1600 à Étroubles en Val d'Aoste, Pierre Desfayes reçut d'abord l'habit de novice chez les chanoines du Grand-Saint-Bernard, puis, une fois en Lorraine, il rencontra Pierre Fourier pour prendre l'habit de la congrégation de Notre-Sauveur en 1626.

11 Comme la Savoie, la Franche-Comté et la Lorraine, le Valais faisait partie de ces terres d'entre-deux qui parvenaient à maintenir une certaine indépendance entre France et Empire. Le catholicisme des territoires situés autour de Saint-Maurice d'Agaune en faisait une terre d'accueil idéale pour des religieux fuyant la guerre de Trente Ans. Toutefois, les religieux lorrains durent découvrir sur place des structures démocratiques surprenantes pour un sujet lorrain, la crainte du ressortissant étranger perçu comme potentiellement déloyal dans un climat international tendu, phénomène aggravé par la proche présence protestante. Ces difficultés devaient devenir insurmontables dans la seconde moitié du XVIIe siècle, la présence lorraine étant alors perçue comme une menace susceptible de déséquilibrer le Valais.

12 G. Drouin, «Extraits des mémoires du père Gilles Drouin, abbé de Saint-Pierremont», *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, Nancy 1905, p. 160.

13 *Annales* (voir note 9), p. 61.

14 *Ibid.*, p. 14.

15 Bourg-Saint-Pierre, canton du Valais, district d'Entremont, à 1600 mètres d'altitude, sur la route menant au col du Grand-Saint-Bernard.

16 Hospice du Grand-Saint-Bernard, situé sur le col qui sépare le canton du Valais du Val d'Aoste, à 2469 mètres d'altitude.

17 Massu (voir note 1), p. 136 ss.

18 Saint-Oyen, village valdôtain situé entre Aoste et le col du Grand-Saint-Bernard.

19 Massu (voir note 1), p. 147.

20 *Ibid.*, p. 147.

21 Le général Terrel rédigea dès 1653 un règlement pour faciliter ce voyage. Les chanoines passaient par Besançon, traversaient ensuite la Suisse en s'arrêtant à Saint-Maurice avant de franchir le col du Grand Saint-Bernard, qui finalement était la seule difficulté réelle du voyage Terrel prévoyait que

les visiteurs seraient accueillis par un chanoine-curé de Bagnes, au pied du Grand Saint-Bernard. Le curé devait héberger le visiteur «jusques à ce qu'il y ayt commodité pour passer la montagne». Le collège d'Aoste devait ensuite prendre en charge le visiteur pour le franchissement de la montagne. Cf. *Annales* (voir note 9), p. 37.

22 A. D'Hangest, *Histoire générale du B. Pierre Fourier*, seconde partie, t. II, Bibliothèque Municipale de Nancy: ms 515 (367), p. 12.

23 Lettre du commandant Pavie au général Huguin, 7 août 1737. Archives Départementales (A. D.) 54: H 1498.

24 Lettre de Busquet à Huguin, 28 août 1737. A. D. 54: H 1498.

25 Lettre de Raguet à Huguin, 28 octobre 1737. A. D. 54: H 1498.

26 *Annales* (voir note 9), p. 55.

27 *Ibid.*, p. 58. Malgré cette ouverture, à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle, les visitandines d'Aoste se rangeaient sous la direction des chanoines du Grand-Saint-Bernard. L. Quaglia, «Les voyages de Louis Boniface, coadjuteur du Grand Saint-Bernard, autour du Mont-Blanc (1695–1724)», *Vallesia*, 1959, p. 81.

28 Chargé de suivre le procès de béatification de Pierre Fourier depuis 1707, Piart voyageait constamment entre Rome, Aoste et Annecy. Cf. C. Andriot, «Un abbé hors du commun: Jean-Baptiste Piart», in: C. Guyon, C. Andriot, *L'abbaye de Saint-Sauveur en Vosges, mille ans d'histoire*, Annales de l'Est, n. spécial, 2010, pp. 305–318.

29 J. Rogie, *Histoire du B. Pierre Fourier*, Verdun 1888, t. III, p. 399. Ces efforts furent sans grands effets puisque Jeanne de Chantal ne sera béatifiée qu'en 1751.

30 Lettre de Piart du 2 décembre 1721 au cardinal Albani. A. D. 54: H 1499.

31 Étant à Rome au moment de son élection en mai 1722 comme abbé de Domèvre-sur-Vezouze, Piart se fit bénir le 28 octobre par Michel-Gabriel de Rossilion de Borneux, prince-évêque de Genève, dans l'église de la visitation d'Annecy.

32 A. D. 54: H 1497.

33 Copies de quatre lettres de Thomas Marie, cardinal de Saint-Clément au monastère d'Annecy au sujet de la béatification de madame de Chantal, 1711–1713. A. D. 54: 58 J 36.

34 Archives Départementales 54: H 2912.

35 Lettre du prieur François Michellod au général Bexon, 8 octobre 1739, A. D. 54: H 1498. Il avait auparavant eu recours, en 1736, à l'abbaye de Saint-Maurice pour assurer la formation des religieux en philosophie (Archives du Grand Saint-Bernard: 0397). Il avait ensuite envoyé ses étudiants chez les jésuites de Sion en 1737 (Archives du Grand Saint-Bernard: 1037) et 1738 (Archives du Grand Saint-Bernard: 1039).

36 Il s'agissait d'Antoine Mabillard. À partir de 1742, la philosophie était enseignée aux religieux du Grand Saint Bernard à Sion, et la théologie l'était en leur maison de Martigny. L. Quaglia, *La maison du Grand Saint Bernard*, Aoste 1955, p. 471.

37 *Ibid.*, p. 524. À cette date, la congrégation de Notre-Sauveur avait pourtant quitté définitivement les Alpes.

38 P. Fourier, *Sa correspondance*, Nancy 1986, t. IV, pp. 262, 269, 276, 419; D'Hangest (voir note 22), t. II, p. 12.

39 P. Gard, *Clergé de la paroisse de Bagnes*, Saint Maurice 1932.

40 Massu (voir note 1), p. 138.

41 *Annales* (voir note 9), p. 2.

42 *Ibid.*, pp. 3–4. Pour le prévôt de Verrès Bens, les chanoines lorrains se seraient installés plus tôt à Aoste, puisqu'il affirme qu'ils «avaient commencé dès l'an 1640 à s'établir à la cité». Archives de la prévôté de Verrès, IIe partie, carton I, 2.

43 Andriot (voir note 5), pp. 59–60.

44 Nicolas Claude avait déjà, en temps que régent de rhétorique, de 1659 à 1662, multiplié les représentations théâtrales, certaines étant dédiées à l'évêque dont il était bien connu. Il avait été rappelé en Lorraine de 1663 à 1672, où il fut prieur de Chaumousey puis de Toul, avant de revenir à Aoste

pour diriger le collège de 1673 à 1676. Il fut l'auteur d'un *De universo terrarum orbe* manuscrit, conservé à la Bibliothèque Régionale d'Aoste.

45 Elle devint à partir de son achèvement en 1680 la troisième église du diocèse d'Aoste par sa taille. Cf. R. Berton, *Lettre ouverte au président de le junte régionale. De la nécessité de conserver le collège de Saint-Bénin, un des plus anciens et célèbres des états de Savoie*, Aoste 1960.

46 *Annales* (voir note 9), pp. 46, 51.

47 *Ibid.*, p. 33.

48 Andriot (voir note 5), p. 60.

49 Le sujet plut tant que Jean-Nicolas Desfayes obtint une subvention exceptionnelle de «la libéralité de messieurs les bourgeois de la cité d'Aoste» destinée à équiper le théâtre en vue de cette représentation. Cf. *Annales* (voir note 9), pp. 45–46.

50 Saint-Nicolas, dont les reliques sont conservées à Bari dans les Pouilles, est le saint patron des Lorrains. En 1748, plus de 300 élèves du collège Saint-Bénin firent, sous la direction de leurs maîtres lorrains des offrandes pour acheter des «flambeaux et chandelles de cire blanche [...] le jour de St Nicolas et autres festes de l'année». Succès véritable ou conformisme social pour complaire à des professeurs qui allaient d'ailleurs rentrer incessamment en Lorraine? Compte de l'année 1748, cité par L.-J. Laurent, *Mémoire historique sur le collège royal de Saint-Bénigne d'Aoste*, Aoste 1859, p. 106.

51 Andriot (noir note 5), pp. 61–62.

52 Archives de la Prévôté de Verrès, IIe partie, carton I, 14. L'évêque trancha en faveur du syndic de Verrès et demanda aux chanoines lorrains de se conformer en tous points aux demandes énumérées dans son mémoire.

53 La paroisse ou sacristie de Verrès n'était pas concernée et était desservie par un personnel tournant, d'où le mécontentement des paroissiens.

54 Seuls quelques rares natifs de Lorraine occupèrent des fonctions paroissiales dans les cures du Val d'Aoste: Jacques Humbert et Dominique Henry à Arnad (1665–1671 et 1672–1701), et Charles Renaud à Fénis (1711). Les seize autres chanoines-curés de Notre-Sauveur employés dans les cures valdôtaines dépendantes de Verrès étaient originaires des Alpes pour 15 d'entre eux, et de Turin pour le dernier.

55 A. D'Hangest, *Mémoires sur l'histoire du B. P. Fourier et sur ses deux congrégations*, t. III, Bibliothèque Municipale de Nancy: ms 505 (362), p. 67.

56 H. Gay, *Histoire du Valais*, Genève 1903, p. 215. En 1652, il exigeait le bannissement des protestants du canton. P.-A. Grenat, *Histoire moderne du Valais de 1536 à 1815*, Genève 1904, p. 302.

57 *Ibid.*, p. 314.

58 D'Hangest (voir note 55), p. 70.

59 *Ibid.*, p. 69.

60 Etienne Aubry faisait partie de la première génération qui avait adhéré à la congrégation dès 1624. Cet ancien de Verdun avait été beaucoup déplacé dans les années 1620, avant de se stabiliser dans une cure lorraine de la fin des années 1630 à 1652. Pourtant, une seconde carrière s'offrit à lui, et il accepta de partir enseigner la sixième à Aoste de 1653 à 1661, alors qu'il avait déjà plus de cinquante ans.

61 M. Zermatten, *Sion*, Neuchâtel 1944, p. 150.

62 C'est-à-dire de la fondation de la maison de mission du Tholy réalisée par ses soins en 1664, au cœur de la montagne vosgienne. Pierre Desfayes qui, après avoir converti les Alpes, avait évangélisé les Vosges, termina ses jours au Tholy en 1669. D'Hangest (voir note 22), p. 13.

63 Archives de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune: CHA 66-1; Archives de l'État du Valais: A.-J. de Rivaz, *Opera historica, t.* 17, pp. 64–76; D'Hangest (voir note 22), pp. 47–48; D'Hangest (voir note 55), pp. 42–48.

64 Les relations se refroidirent entre les abbés de Saint-Maurice et la congrégation lorraine après 1675; et on ne trouvait plus qu'un seul curé lorrain en Valais à la fin du XVIIe siècle. Archives de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune: CHA 66-1.

65 *Annales* (voir note 9), p. 34. Pierre Fourier avait introduit chez les chanoines lorrains l'usage des aumusses, sortes de manteaux à capuchon que les chanoines revêtaient lors de l'office, en hiver. Ceux d'Aoste reçurent leurs premières aumusses en 1650, ce qui irrita le clergé local. Les chanoines de la collégiale Saint-Ours et surtout ceux de la cathédrale d'Aoste contestèrent le port de ce vêtement, désirant se réserver ce privilège prestigieux distinctif du clergé séculier.

66 *Annales* (voir note 9), pp. 38–42, 46, 59. Le chapitre voulait nier leur titre de chanoines réguliers et ainsi les rabaisser au rang de simples régents de collège.

67 Les chanoines lorrains ne cachèrent pas leurs convoitises sur cette prévôté devenue décadente; mais les chanoines de Saint-Ours finirent par obtenir leur sécularisation en 1654.

68 Andriot (voir note 5), pp. 22–23; J.-A. Duc, *Histoire de l'Église d'Aoste*, Aoste 1907, t. VII, p. 272 et P.-E. Duc, *La prévôté et la paroisse de Saint-Gilles abbé à Verrès (diocèse d'Aoste)*, Ivrée 1873, p. 74 ss.

69 *Annales* (voir note 9), p. 40.

70 En 1645, le prévôt du Grand Saint-Bernard, Michel Perrinod (1644–1646), intervint auprès du conseil général, ou des commis, du duché d'Aoste pour que le prieuré de Saint-Bénin ne soit pas remis aux chanoines de Notre-Sauveur. Cf. *Helvetia Sacra*, Bâle/Francfort 1997, t. IV, p. 192.

71 C'était l'obligation de «ne rien pouvoir acquérir qu'au profit et en augmentation dudit collège» qui les décida à renoncer à cet établissement (Copie d'extraits d'un manuscrit de la chancellerie épiscopale d'Aoste. Archives du Grand Séminaire d'Aoste: fonds GAL-DUC, carton LXXX, n° 10).

72 *Annales* (voir note 9), p. 15.

73 Quaglia (voir note 27), p. 66.

74 Andriot (voir note 5), pp. 62 ss.

75 Les clercs réguliers de Saint-Paul, fondés par Antoine Marie Zaccaria (1502–1539), étaient communément appelés barnabites. Établis à Milan en 1530, les barnabites étaient des prêtres soumis à des vœux mais vivant dans le monde, à la différence des chanoines réguliers. Comme les chanoines lorrains, ils se vouaient à l'enseignement, à la pastorale, mais insistaient davantage sur l'aspect missionnaire.

76 Massu (voir note 1), p. 147.

77 Les barnabites arrivèrent à Aoste pour les remplacer le 24 août 1748 et, le 31 août, ils signèrent le contrat qui leur attribuait le collège (Archives Historiques Régionales d'Aoste: fonds varia, carton 55, pièce 15). Les barnabites s'y maintinrent de 1748 à 1800. Cf. G. Carrel, E. Berard, *Le collège Saint-Bénin d'Aoste*, Aoste 1862, p. 8.

78 *Annales* (voir note 9), p. 31.

79 Andriot (voir note 5), p. 70 ss.